Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

Réclames: » . . . 30 c.
Faits divers: » . . . 50 e.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Annonces: la ligne. . .

#### Propriétaire-Gérant

#### ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois. : 13.50 Six mois. : . 26.30 Un an . . . 50.99

Nord, Pas-de-Salais, Somme, Aisne, La France et l'Etranger, les frais de poete

Le prix des Abennements est payable s. - Tout abonnement continue, jusqu'h réception d'avis contraire.

# MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

BOURSE DE PARIS DU 3 MARS Cours à terme de 1h.10, communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUN, 60, rue Ri-cheligu, Paris.

VALEURS 3 010 amortissable. .
Rente 3 010. .
Rente 5 010. .
Italien 5 010.
Turc 5 010 .
Act. Nord d'Espagne 76 50 12 262 1300 697 478 148 533 Act. Gaz.
Act. B. de Paris P.-B.
Act. Mob. Français.
Act. Lombards Act. Autrichiens. . . Act. Mob. Espagnol. 750 0 703 7 510 0 782 80 706 25 Act. Mob. Espagnol.
Act. Sucz
Act. Banque Ottom.
Oblig. Egypt. uni
Act. Fog. Frasco.
Florin d'Autriche
Act. Sargosse.
Emp. Russe 1877.
Délégations Sucz.
Floria Hongrois
Espagne extérieur
Consolidés.
Cas cours sont affi 240 00 747 50 66 114 348 75 88 118 618 75 73 112 13 9/16 97 0/0

Cos cours sont affiches chaque jour, vers 1 h. 172, chez MM. A. Maire et H. Blum, 276, rue du Collège, à Roubaix.

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental) 3 MARS 10" MARS 111 00 111 00 112 500/0 112 10 ./ Emprunts 5 0/0. Service particulier du Journal de Roubais Act. Banque de France.

» Sociétégénérale.

» Créd. f. de France. 3020 00 485 00 752 00 533 00 1123 00 481 00 746 00 532 00 1115 00 Chemin autrichien Lyon. Est .

DEPECHES COMMERCIALES Change sur Londres, 4,85 75; change sur Paris, 5,16 25; 100.
Cafe good fair, (la livre) 13 518, 13 718.
Cafe good Cargoes, (la livre) 14 114, 14 112.
Inanimé.

#### ROUBAIX, 3 MARS.

## BULLETIN DU JOUR

Dans une brochure qu'il vient de publier, un de nos grands orateurs de la chaire, le R. P. Félix, a écrit :

a cnaire, le R. P. Félix, a écrit:

a Donnez-nous de bons républicains, c'est-à-dire des républicains ayant des croyances religieuses, des vertus morales et des dévouements patriotiques: alors la République fera le bien de la nation, et l'Eglise elle-mème, avec son sacerdoce, pourra bénir les bienfaits de l'institution républicaine.

républicaine.

... Jusqu'ici les faits ont attesté avec un éclat qui s'impose à toute conviction que la République el l'Eglise n'ont risn qui les arme mécessairement l'une contre l'autre, et que l'opposition que fait le christianisme à la Révolution n'emporte aucunement son opposition à la République.

C'est à cette brochure que l'Ami du Progrès, de Roubaix, faisait cette réponse:

« Il nepeutrien y avoir de commun entre » la République et l'Eglise, entre les prin-cipes pour lesquels nos pères ont com-battu pendant si longtemps et les princi-» pes que défend l'Eglise. »

Si nous avons relevé cette phrase, ce n'est pas parce nous avions « nos nerfs, » ce jour-là, ce n'est pas « suns rimes ni raison, » comme on l'affirme dans la feuille de gauche; c'est parce qu'elle contient une déclaration bien

précise; c'est parce que nous devions en tirer cette conséquence assez logique, qu'aux yeux de ceux de nos consitovens dont l'Ami du Progrès est l'organe, il y a incompatibilité entre les principes de l'Eglise et la République telle qu'ils la veulent.

Voici la réponse qui nous est faite :

Oui, nous, républicains, nous voulons que ce mot ne soit pas un leurre, un mensonge.

Nous désavouons toutes les façons de faire de ceux qui, pendant des siècles, se sont servis de la force et de l'ignorance pour conduire le peuple comme un troupeau, soit à la toate, soit à la boucherie. Nous voulons la liberté, parlout, même pour les espriis. à la tonte, soit à la boucherie. Nous voulous la liberté partout, même pour les espris timorés qui ne peuvent se passer de croire. Vous insinuez que le cléricalisme est les de côté et que jésultiquement sous mais prenons au catholicisme pour mettre ses adeptes hors la loi.

Et nous venons protester avec franchise devant ces ir sinuations qui sentent le saint de Don Bazile.

Puis, comme épouvantail, vous terminez votre attaque en disant « que si par République nous entendons révolution nous verrons demain cequ'il nous restera des adherents d'hier. »

Autant de mots, autant d'attaques aux-

rents d'hier. »

Autant de mots, autant d'attaques auxquelles il est de notre devoir de répondre.
Oui, nous sommes les fils de la Révolution de 1789 et jamais nous n'insulterons à ses grands principes, qui nous ont fait ce que nous sommes, même vous, Journal de Roubaix, qui vivez comme nous, grâce aux libertés cimentées par le sang de nos aieux et de nos père!!!
Hommes d'ordre, quoi que vous en disiez, et malgré toutes les calomnies dont il reste toujours quelque chose, nous respectons les croyanees de tous ceux qui nous entourent.

« On peut aller même à la messe.

« On peut aller même à la messe.

» Ainsi le veut la liberté. »
Et c'est celle-là qui nous couvre de son

Et c'est celle-la qui nous couvre de son égide.

Al l'nous savons que notre étendard n'est pas le vôtre, que le peuple des temps passes est celui vers lequel tendent bien des rèves, qu'il était doux jadis de tailler dans le vif des impôts et des corvées et que certains vilains enrichis voudraient prendre pied dans les domaines du marquis de Carrabas, pour se croire, à leur tour, quelque chose.

Il est trop tard !!!

Aug. HAZARD. Cette réplique manque de précision. On prétend qu'on veut laisser la liberté à ces « esprits timorés qui ne peuvent se passer de croire » ; qu'on leur per-mettra même d'aller à la messe, selon l'avis de Béranger. Maison n'ajoute pas qu'il faut laisser à l'Eglise ces libertés précieuses dont elle jouit dans d'autres pays, en Belgique, aux Etats-Unis, la liberté d'enseignement, par exemple. On ne nous dit pas surtout si on aspire vers une République vraiment conservatrice, et partant chrétienne, ou vers une République révolutionnaire ; on ne nous explique pas si l'on pense comme Washington ou comme Robes pierre ; on ne nous précise pas si l'on veut appliquer les idées de M. de Toc-queville ou celles du programme de

Romans. A l'heure présente, la question de forme gouvernementale semblant résolue, nous devons nous efforcer de faire triompher les principes fondamentaux que nous jugeons les plus propres au bien de la nation. Nous serions bien aises de connaître là-dessus les idées des chefs roubaisiens de l'ancien parti républicain. Out ou non, maintiennent-ils qu'il ne peut rien y avoir de com-mun entre l'Eglise et la République, telle qu'ils l'entendent? Tout le débat est là. Notre confrère a vraiment tort de se perdre dans des considérations au moins inopportunes et qui ne seront peût-être pas suffisamment appréciées des lecteurs.

Nous avons pour les cahiers de 1789,

expression vraie des vœux du pays, un respect profond : nous crovons que c'est là qu'il faudra; un jour, aller chercher les éléments d'une réforme politique et sociale assurément fort désira-ble.

BUREAUX : RUE NEUVE, 17

Nous sommes, nous l'avouons, de ces « esprits timorés qui ne peuvent se passer de croire. » Plus nous avançons dans la vie, plus nous étudions, plus nous voyons de près les hommes et les choses, plus nous aimons les croyances inculquées à nos premières années.

Pour étendard, nous avons la Croix, puisque nous venons de vous dire que nous sommes chrétiens; nous arous le drapeau de la France, puisque vous savez bien que nous sommes Français. Fils du XIX° siècle, nous l'aimons et nous l'admirons, malgré ses erreurs

et ses défaillances; mais nous ne professons point pour le passé de notre pays de haine aveugle et anti-patrio-tique. Nous n'avons ni cette ignorance, ni cette injustice. En feuilletant notre histoire, histoire, nous admirons toutes nos gloires; nous nous inclinons devant tous nos grands hommes, devant tous nos héros, héros de la foi religieuse, héros de la foi nationale, héros de la liberté, héros de la science et du tra-vail, héros de la charité; nous sommes fiers des grandeurs de nos pères; nous sommes émus de leurs malheurs; nous déplorons leurs fautes.

Mais l'Ami du Progrès nous croira, quand nous lui affirmerons que nous ne regrettons point les abus du vieil

Age.

Nous n'aurions vraiment rien à gagner au rétablissement de la « corvée » et nous trouvons Jacques Bonhomme trop surchargé pour avoir l'envie cruelle de « tailler encore dans le rif des impôts.

Mais la feuille radicale, qui nous prête tant de pensers pervers, est-elle bien sûre que certains abus d'aujourd'hui ne soient pas pour le moins aussi criants que les plus monstrueux de jadis? Croit-elle, par exemple, que ce soit un temps exempt de reproche que celui où l'on voit se répéter deux fois, en moins d'un an, le « coup de la conversion », au moyen duquel de gros spéculateurs, avant la confiance de nos hommes d'Etat, peuvent préle-ver en quelques jours, et par une sur-prise bien machinée, quelque cent millions de bénéfices sur la petite épar-

gue de province?

Pourrait-elle nous dire ce qu'elle pense de ces tripotages financiers et po-litiques, si éhontés et si scandaleux? passé, une « taille » comparable à celle qui vient d'être pratiquée pour la secon-de fois sur les possesseurs du 5 0/0?

Ne parlez donc pas tant des abus d'un âge qui n'est plus et que per-soune ne songe à faire revivre! Appliquez-vous plutôt à corriger ceux d'au-jourd'hui. Inspirez, si vous le pouvez, quelque retenue patriotique aux appétits de vos hommes publics; dites-leur que la France ne les a pas choisis pour faire leur fortune et celle de leurs amis; dites-leur qu'au lieu de s'élancer à la curée des places et des emplois, avec une âpreté dont aucun des régimes précédents ne nous avait donné le spectacle, ils devraient songent aux in-térêts de ces industriels qui se ruinent, de ces ouvriers qu'ils ont tant adulés et qui voient aujourd'hui la misère les étreindre un peu plus fort qu'hier;

dites-leur qu'ils étudient les causes de la crise actuelle et qu'ils s'appliquent à y rémédier. Faites, en un mot, que, parmi vos élus, nous trouvions autre chose que des hommes capables sans honnêteté ou des honnêtes gens sans courage et sans valeur!

On peut être fixé désormais sur le on peut etre inxe desormais sur le choix du local dans lequel siégera le Parlement quand le retour des Cham-bres à Paris sera décidé : ce sera le pa-lais de la Bourse! Il y a une grande halle où l'on pourra s'invectiver à l'aise; de larges péristyles, où l'on pour-ra, les jours d'invasion, laisser circudes coulisses, où l'on pourra, sans se défanger, traiter les questions de grandéfanger, traiter les questions de gran-de et de petite banque. Il n'est plus besoin de deux bâtiments pour tra-vailler à la même besogne. A la Bour se comme à la Chambre on ne traite plus qu'un sujet, on n'entend parler que de spéculateurs ou de spécula-tions, d'agioteurs ou d'agiotages, de tripoteurs ou de tripotage. C'est à ce point que l'on ne sait plus si c'est à la Bourse de Paris que le cabinet adresse ses messages ou si c'est à la Chambre ses messages ou si c'est à la Chambre de Versailles que l'on cote les fonds publics.

Le carnet des coulissiers remplace avantageusement le portefeuille des ministres, et nous ne voyons pas la nécessité d'avoir une tribune d'orateurs et une commission du budget à Versailles, lorsque nous avons à Paris une corbeille d'agents de change et des syndicats de banquiers

#### Le coup de la Conversion

La Gazette des Tribunaux s'occupe, avec le calme et la précision qui conviennent à une feuille judiciaire, de la responsabilité qui pèse sur le ministre des finances dans les coups de Bourse de ces derniers jours. Voici la première partie de cet acte d'accu-

sation:

La responsabilité du scandale qui s'est produit cette semaine sur le marché financier, ne tombe pas sous l'application de la lei. Mais l'opinion publique frappe d'uncénergique réprobation des faits comme ceux auxquels nous venons d'assister. L'indignation générale a fait explosion jeudi. Depuis, elle s'est accentuée, et elle fait peser tout le poids de la responsabilité sur M. le ministre des finances.

Avant de rechercher sur qui devait retombre la charge d'un fait aussi grave, nous avous voulu attendre les explications de M. le ministre. Interpellé hier par M. Anisson-Duperron, il a fait une réponse embarrassée, qui ne l'a en rien justifié des reproches qui lui sont adressés depuis trois jours.

Le 11 février, M. le ministre avait été

jours.

Le II février, M. le ministre avait été interpellé sur la conversion des rentes 6 00. Il avait refusé de répondre, ajoutant que s'il avait un secret, il ne le dirait Le 22 février, la Chambre des députés

Le 22 février, la Chambre des députes nomme dans ses bureaux la commission du budget. La question de la conversion est discutée dans plusieurs bureaux. La majorité des commissaires nomunés est favorable à la conversion. Le public en tire inmédiatement la conséquence, que la conversion va être proposée par la commission du budget. Une vive émotion se produit des samedi soir, dans le monde des affaires. M. le ministre n'a pas pu l'ignorer.

aflaires. M. le limiste de par per per rer.

Que fait-il? — Rien.

Que devait-il faire? — Prévenir sans retard le public que le gouvernement n'était pas d'avis de la conversion.

Gelè lui était facile. Une note pouvait, dès dimanche matin être insérée au Journal officiel, pour annoncer que, malgré l'interprétation que le public donnaît à la composition de la commission du budget, le gourernement ne se considérait pas comme engagé et qu'il entendaît conserver toute sa liberté sur la question de la conversion.

M. le ministre a dû savoir l'émotion qui, pendant toute la journée de dimanche, s'était produite sur le marché libre de la cou-lisse. Il devait prévoir que cette émotion garnerait, le lundi, le marché officiel.

Il ne convenait pas alors qu'il laissât croire, puisque ce n'était pas son opinion, que le gouvernement pourrait accepter le principe de la conversion, auquel la majorité de la commission était représentée, par toute la presse, comme favorable.

La feuille judiciaire établit ensuite qu'en pareil cas un ministre des finances est compable de ne pas prendre des résolutions, et plus coupable encore, s'il en a pris, de tarder à les faire connaî-tre. Elle montre ensuite, en citant le Journal des Débats, que la conversion était représentée comme certaine par cette feuille, où l'on chercha à bon droit la pensée du ministre ; puis elle conclut ainsi :

conclut ainsi:

Malgré les explications qu'a présentées
hier M. le ministre pour essayer de se défendre, il ne pourra jamais échapper à la
lourde responsabilité du scandale qui s'est
produit jeudi dernier à la Bourse de Paris.

M. le ministre des finances ne doit

pas se dissimuler que ce jugement est ratifié, non pas par ses ennemis, mais par ceux qui le jugent avec le plus de modération.

Nous lisons dans la France, journal de gauche :

de gauche:

Plusieurs journaux entreprennent de justifier l'injustifiable conduite de M. Léon Say, ministre des finances, en disant qu'il a toujouos gardé officiellement la plus grande réserve sur la question de la conversion.

» En admettant qu'il soit vrai que M. Léon Say ait toujours soigneusement évité de se prononcer officiellement ni pour ni contre la réduction d'intérêt du 8 00, il est une chose qui ne saurait être contestée, c'est que depuis plusieurs mois, un bruyant essaim de joueurs à la Bourse bat des ailes à l'ombre de son nom et, faisant la navette du ministère des finances et de la Bourse au ministère des finances et a certains bureaux de journaux, ne se borne pas à prôner la conversion du 5 0 0 en 3 0,0 amortissable; il la proclame triomphaiement en ces termes de défi arrogamment porté à ceux qui la combattent:

« ELLE EST FAITE !!!! »

» Lors qu'on est ministre des finances et

« FLLE EST FAITE!!!! »

Lorsqu'on est ministre des finances et qu'on ne veut pas être compromis, il y a des gens compromettants que l'on n'admet pas, à toute heure du jour, dans l'intimité de ses résolutions ou de ses indécisions.

La transparence de ces lignes nous dispense de toute articulation plus précise

#### REVUE DE LA PRESSE

Aurons-nous demain une crise ministérielle?

Le National, organe de M. de Marcère, s'attend à la chute du Cabinet. Voici comment il s'exprime :

Voici comment il s'exprime :

La séance de samedi, permet de prévoir que le ministère, tel qu'il est constitué, n'a plus longtemps à vivre.

L'honorable M. Clemenceau, devenu, depuis la retraite de M. Gambetta, l'orateur radical le plus écouté, a condanné le cabinet, et tout fait supposer que le cabinet tombera. La Lanterne nous en donne l'assurance : il faut croire la Lanterne.

C'est en vain qu'hier, M. de Marcère, si odieusement attaqué depuis quelques jours, a tenu à la tribune le langage ferme et indigné que nous attendions de lui. Cet homée homme n'a pu obtenir de ses adversaires que le débat qu'il provoquait ett lieu sur-le-champ. M. Rouheret M. Clémenceau, réunis daus une pensée commune, ont exigé le renvoi de la discussion à lundi, et l'extrême gauche, une partie de l'Union républicaine, votant avec les bonapartistes, le rabinet a éprouvé un premier échec.

Il était facile de prévoir ce résultat, et bien qu'il atteigne des hommes que nous aimons et que nous honorons, nous ne nous en attristons pas outre mesure. Nous avons toujours soutenu que les situations nettes étaient seules profitables à la République et au pays. Or, la situation est celle-ci : Les radicaux, à la tête desquels M. Clémenceau s'est placé, par le droit du talent et de

Les abounements et les annonces sont reques à Roubsic, au bureau du journst, à Lille, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. Havas, Lafffer Br C'', 34, rue Notre-Beme-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruwelles, à l'Oppice de Publicité. l'énergie, se croient assez les maîtres du Parlement pour ne point supporter plus longtemps la prédominance de l'élément républicain conservateur. Ils estiment que

l'heure est venue pour eux de gouverner et d'administreret les concessions multipliées qu'ils ont su obteair des républicains les encouragent dans cette idée qu'ils n'auront pas de trop grands efforts à faire pour enloncer une porte entrouverte.

Dans la France, M. Emile de Girardin nous explique comment il comprend la situation

min nois expique continent il comprend la situation:

Mon scatiment, dit-il, est que le Cabinet a vécu, moins encore par le défaut de décision qui s'est trahi avant et après l'enquête, qu'il ett micux fait de ne pas ouvrir s'il devait la fermer brusquement, que par l'inqualifable conduite de M. Léon Say, ministre des finances, déclarant à la tribune de la Chambre des députés, le 11 février, qu'il n'avait pas d'opinion sur « l'OPPORTUNITE » de la conversion et donnant contre cette opportunité, le 27 février, à la commission du budget, les motifs les plus concluants, les plus irrefragables.

Une telle conduite, qui a causé de si grands désastres, qui a si fortement ébranlé notre crédit, que l'emprunt libérateur de 1871-1872 avait si fermement assis et élevé si haut dans l'estime du monde entier; une telle conduite n'a pas compromis sculement

telle conduite n'a pas compromis seulement le ministre, devenu suspect aux yeux de tous les rentiers effarés par la crainte de la

Ce qu'exigerait impérieusement et lopiquement la situation, c'est ce qu'elle
exigeait le 4 février; elle impliquait la formation d'un cabinet présidé par le chef de
la majorité républicaine, cabinet que le refus invieible et regrettable de M. Gamb etta
a rendu impossible; si la même impossibilié subsistait il ne resterait au président
de la République qu'un seul parti à prendre, ce serait de considérer le ministère
actuel comme n'ayant plus la majorite, et
d'appeler M. Le Royer à en former un nouveau, que présiderait le ministre de la jus
tice, et qui, cette fois, serait composé d'hom
mes plus fermes et pris moins timidement
à gauche.
Ce qui est certain, ce qui est manifeste. Ce qu'exigerait impérieusement et lo-iquement la situation, c'est ce qu'elle

mes plus fermes et pris moins timidement à gauche.

Ce qui est certain, ce qui est manifeste, c'est qu'après les deux ébranlements qu'il vient de subir, le cabinet anémique du 4 février, de complexion évidemment trop faible, ne peut plus subsister sans compromettre l'immense effet produit par les grandes victoires remportées les 14 octobre et 14 décembre 1878, les 5 et 30 janvier 1879.

M. Grévy, qui, plus justement que qui que ce soit dans le passe, pourrait prendre pour devise ces deux mots: Bretissima recta; M. Grévy, dont l'esprit est si droit, dont l'esi est si couvert, ne saurait flésiter; If importe, pour l'avenir de la France, au dedans et au dehors, il importe pour nous tous que rien, ni directement ni indirectement, l'affaiblisse; er, c'est ce qui serait à craindre si, au lieu d'être couvert par ses ministres, le président de la République était obligé de les couvrir pour se maintenir contre le sentiment du pays. de les couvrir pour sentiment du pays.

C'est maintenant M. le ministre des fi-

tableau de la séance de samedi :

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 4 MARS.

- 30 --

### LA CROIX DE MOUGUERRE

CLAIRE DE CHANDENEUX XVII

(SUITE) Elle n'avait pas eu la force d'aller revêtir Marie-Anne de ses blancs habits de mariée. Peul-être redoutait-elle moins encore l'e-preuve de cette virginale toilette, imposée a ses mains complaisantes, que celle de

preuve de cette virginale toilette, imposée a ses mains complaisantes, que celle de montrer une physionomie révélatrice de ses angoisses à peine réprimées.

Perdue dans un rayonnement farouche, elle demeura, pendant toute la cérémonie, immobile et glacée, comme les disques de pierre du champ de repos.

Quand l'Ite missa est lui apprit que les époux allaient entrer dans la sacristic, elle se leva, toute résolue à les saluer sans défaillance.

faillance.

On so pressait déjà dans l'étroit espace quand elle s'y glissa près de Marie-Anne, dont la main venait de quitter la plume pour la céder à M. de Vambry.

— Méchante l' lui dit affectueusement la

— Méchante I lui dit affectueusement la mariée en l'apercevant. Qu'étes-vous devenue depuis hier? Pourquoi m'avez-vous délaissée; je vous ai cru souffranée... Vous l'étiez, bien sûr, pour m'abandonner ainsi?

— Oui, dit Gracieuoe en serrant expressiment les petites mains qui lui étaient

tendues.
Marie-Anne l'attira tout près d'elle, l'embrassa de lout œur en lui demandant comment elle pourrait reconnaître ses soins et con devauement.

son dévouement.

— En me laissant signer à votre contrat, répondit la Basquaise.

— Vraiment?... Cela vous ferait plaisir?...

Venez vite, alors; tenez, Mme Bernard va

Venez vite, alors; tenez, Mino Bernard va vous céder la plume.

Mathilde, qui rayonnoit d'une satisfaction vipérine se prêta non sans surprise à cette nouvelle fantaisie, et la société bayonnaise fut légèrement scandalisée de poir cette grande jeune fille basque apposer d'une main fernie, quoique d'une écriture irrégulière, le nom de « Gracieuse Irribéry » au milieu des plus nobles noms de la contrée.

au inilieu des plus nobles noms de la con-trée.

Ce n'était ni une sotte vanité, ni un se-cret orgueil qui avait dicté cette originale demande à l'étrange fille. Superstitieuse, elle s'était dit que le fait de signer de sa main au mariage d'Etienne et de Marie-Anne la devait mieux délivrer que tous les raisonnements de ses souvenirs persistants et de ses illusions volontairement flétris. Puis, elle se coula au dehors sans se mêter à la foule curieuse, où l'on commen-tait avec admiration l'uniforme militaire et la traîne soyouse du nouveau couple : deux merveilles encore inconnues au village.

Elle atteignit l'extrémité du cimetière et attendit la sortie du cortége, debout entre les tombes de Dominique et de Vincente

les tombes de Dominique et de Vincente Irribéry.
Victorieuse de son propre cœur, Gracieuse ne voulaitvoir s'éloigner la nouvelle Mme de Vembry appuyée au bras d'Étienne qu'en s'appuyant elle-même à la seule protection qui lui restât sur la terre.
Ce fut d'un regard attendri, mais toujours fier, qu'elle la suivit le long du cimetière pusqu'à sa voiture. Ce regard parlait de devouement, de pitié, de tendresse. Aucune faiblesse ne devait plus en voiler le pur rayon.

rayon. Quand tout le bruit des soies cassantes Quand tout le bruit des soies cassantes sur les tombes, des voix empressées, des souhaits de bonheur et des équipages se remettant en marche eût cessé de troubler la paix ordinaire de ce coin funèbre, Gra-cieuse vit venir à elle un homme qui, de-puis longtemps, épiait chaque nuadec de sa mobile physionomie,

Sauf l'incident de la signature du registre paroissial, Jean Bérette n'avait pas perdu un seul geste de Gracieuse, Certes, il enque de la company de la comp

Calme et froide elle était eutrée, elle ressortit calme et froide. Son œil de lynx, rivé sur elle, ne put surprendre ni une larme, ni la contraction nerveuse du dépit, ni le

dégonflement d'un soupir.

— Je vais savoir, murmura-t-il entre ses

— Je vais savoir, murmura-t-il entre ses dents serrées.

L'heure était propice : la sollitude s'était faite, le cimetière redevenait muet et désert,

— Gracieuse, dit-il en s'asseyant sur le revers de la muraille, à la place même où Elissaldo lui avait dit avoir vule bel officier près de sa fiancée, voilà bien des jours que je ne t'ai vue; veux-tu causer avec moi?

Volontiers, Jean, répondit-elle. Volontiers, Jean, repondit-ene.
Mais elle ne s'assit pas auprès de lui.
 XVIII

 Voilà une belle noce, Gracieuse!

Très-belle.
Cela ne te fait-il pas penser à la nôtre?

- Nullement.

— Nullement.

— C'est que nous ne ferons pas cet étalage, n'est-ce pas?

— Je ne le crois pas.

— Et pourtant, si tu veux, j'ai assez d'économies peur l'offrir, ce jour-la, une messe
avec les chantres, un diner apporté de
Bayonne et une fète, le soir, commo de
longtemps on n'aura vu les gars et les filles
de Monguerre danser les santes-barques.

— Projets inutiles... paroles perdues,
Jean.

Jean. Tu veux la simplicité ordinaire, dis? Je ne veux rien.
Commentdis-tu cela?

- Comme tu l'as fort bien entendu

Tu renvoies encore notre mariage?
Je ne le renvoie pas: j'y ai renoncé.
Renoncé!... Eh bien!... et moi?
Tu as la montagne et la carabine.
Jean Bérette, qui se contenait avec peine devant cet inaltérable sang-froid, se dressa, açant, sur ses pieds. Tu es ma promise!... Tu l'es depuis

dix an Jo l'étais. me... ne le sais-tu pas ?

- Si, je le sais. - Et toi, ne m'aimes-tu donc plus ?

Non, Jean! Répète-le!... répète-le!

Je ne t'aime plus.

Il prit le bras de la Basquaise et le serra dans sa main musculeuse avec une force qui la fit pàlir.

Tu me fais mal, dit-elle; mais tu ne

me fais pas peur.

— Pourquoi me méprises-tu ? interrogea-t-il, les dents grinçantes.

— Parce que tu n'es plus digne d'être Basque.

- Moi ?... Jean Bérette ?

Basque.

— Moi?... Jean Bérette?

— Les Basques sont hospitaliers.

— Ne le suis je pas aussi?

— Tu veux assassiner les étrangers!

Il bondit de colère... et de jalousie. Nonseulement elle savait la mystérieuse aventure du lac, mais elle avait empli son âme de dédain depuis cetto heure fatale.

— Les étrangers qui te détournent de moi, oui l prononga-t-il avec rage.

— Et tu as cru cela?

— Je l'ai cru.

— Alors, on provoque en face... on ne frappe pas par derrière... comme un làche!

A peine la jeune fille eut elle articule cette parole sapolante ette parole sanglante, qu'elle fut épou-antée de l'effet produit sur le contre ban-

l'out le sang au visage, les membres agites de mouvements convulsifs, les levres tremblantes laissant échapper des mots sans suite, Jean Bérette semblait à la lois révolté

contre l'accusation et foudroyé par elle. Ce reproche, dans la bouche de la hau-taine fille, était une condamnation moins encore qu'une fiétrissure. Ce reproche, mérité, avait suffi à tuer toute sympathie dans le cœur de sa fian-

cée. Ce reproche, répété tout haut, devait ameu-ter contre lui le village tout entier. Dans ses gestes désordonnés, il avait fait émerger de sa ceinture le manche arrondi de sa ganibetta.

de sa ganibetta.

Gracieuse vit cette arme, terrible dans la main d'un Basque, s'approcha, l'enteva prestement, et, appuyant la laune avec force contre le disque de pierre de la tombe de Vincente Irribery, elle la brisa en deux.

Jean poussa un grondement furieux.

— Oue fais-tu, malheureuse?

— Je détruis ton arme souilléo.

— C'est la ganibetia de mon père!...

— Heureux est-il, ton père!...

— Heureux?...

— D'être mort avant d'avoir vu son fils assassin!

Jean Bérette, blessé à l'âme, se ramassa

bète fauve pour bondir sur l'imomme une bète fauve pour bondir sur l'im-placable fille. Elle l'attendit, sentant que ce pouvait tre sa dernière heure. Que lui faisait de nourir?... Où était désormais son bon-

eur? Un éclair de raison traversa la cervelle incandescente du contrebandier et l'arrêta dans son élan. On entendit lugubrement craquer les os de ses doigts désespérément erres, puis son front rendre un son sourd ous les coups répétés de ses poings fu-

rieux.
Enfin, il jeta une plainte rauque, douloureuse, horrible !... et s'enfuit follement à
travers les tombes.
Il se heurlait aux pierres, s'enchevêtrait
dans les aregaux d'opier deresait les fleure

vastatrice. Gracieuse le suivit d'un regard effare où

réduction d'un cinquième ou d'un dixième de leur revenu, déja insuffisant, elle a com-promis le Cabinet tout entier. Il a perdu toute autorité sur la majorité, ainsi que l'atteste le vote d'hier, après une épreuve déclarée douteuse.

Après les journaux de gauche, voyons ce que pensent les organes de la droite. L'Union écrit ces lignes in-

la droite. L'Union ecrit ces lignes indignèes:

Le gouvernement de la République commence à fléchir sous le poids de la honte.
Deux ministres sont traduits devant le tribunal de l'opinion et ils ne laveront pas la flétrissure que le mépris public a marquée sur leurs fronts. Dans la République, taverne toute grande ouverte aux chevaliers du brelan, ils peuvent essayer de garder leurs portefeuilles, mais ils sont jugés et condamnés.

Nous ne parlerons pas de M. de Marcère.

Nous ne parlerons pas de M. de Marcère, qui voit le vide se faire autour de lui et qui dispiralt dans le fossé bourbeux où il est tombé.

Cest maintenant M. le ministre des nances qui occupe la scène, et, à coup sur il n'a point à se plaindre de la concurrence que pouvait lui faire son collègue, M. le ministre de l'intérieur, pour capter les faveurs de la chronique scandaleuse.

Le Gazette de France nous fait ce

se reflétaient les émotions diverses de cette

dure hatinée.

Quand il eut disparu, sans ralentir sa course d'izard poursuivi, elle rentra dans l'église déserte, reprit son humble place derrière le pilier et s'oublia jusqu'au soir dans la prière, sans que les bruits du village ni du château la pussent tirer de sa meditation.

Il se passait pourtant, au château, une scène également pénible, quoique d'un

scène egalement penible, quoique d'un genre bien opposé.

Un messa er, envoyé par l'administration du télégraphe de Bayonne, y attendit la rentrée de M. de Vambry.

La dépèche qu'il apportait était très courte, très claire, et contenait en substance le désolant avis donné par le commandant de la commission d'expériences, que La Seine, par suite de nouveaux ordres, prenait la mer le lendemain dans la journée.

journiee.
Or, la distance de Bayonne au Havre est telle que, toute diligence apportée, d'ailleurs, au voyage, le lieutenant de Vambry arriverait tout juste pour embarquer.
Faisant à Marie-Anne l'honneur de lui supposer infiniment plus de force d'âme que de force physique, Etienne lut tout haut la dépèche, dans le silence mortel

du grand salon. Marie-Anne fut à la hauteur de cette épreuve. Prévenue depuis la veille que la séparation suivrait de peu de jours l'au-rore de sa vie conjugale, elle sentit sans défaillance extérieure glisser de son cœur

Les parents étaient consternés. Les invités se regardaient avec l'ahurissement des gens' paisibles incrustés dans leurs idées vieillottes, pour lesquels les surprises de la vie militaire sont autant de piégos inconnus.

— Pauvre petite femme !... Terminer ainsi une belle journée !... Quel triste présage !.. Aussi, quand en épouse un militaire !... et de ses mains la courte joie promise. Les parents étaient consternés. Les in-

(A suitre).